

Pascal Matthey crée un espace de médiation où la guerre prend les visages qu'en connaît un petit garçon. PHOTO L'EMPLOYÉ DU MOI

BD / «Du pain blanc...», le hors-champ des possibles

Sans jamais la montrer, Pascal Matthéy évoque la Seconde Guerre mondiale en juxtaposant son quotidien d'enfant et les souvenirs de ses grands-parents dans un superbe ouvrage.

A l'heure des célébrations des 80 ans de la victoire des Alliés, du rappel au devoir de mémoire d'une heure qui a vu l'humanité devenir étrangère à elle-même, *Du pain blanc et du chocolat* semble une bien petite chose. Une bande dessinée en noir et blanc, au crayon, qui n'ambitionne qu'à partager un épisode de l'histoire familiale de son auteur, Pascal Matthey. Pourtant, elle produit un effet comparable à la fresque documentaire *The War* de Ken Burns et Lynn Novick, qui racontait la Seconde Guerre mondiale à travers le destin de quatre villes et

leurs habitants : elle remet du familial dans un conflit mondial.

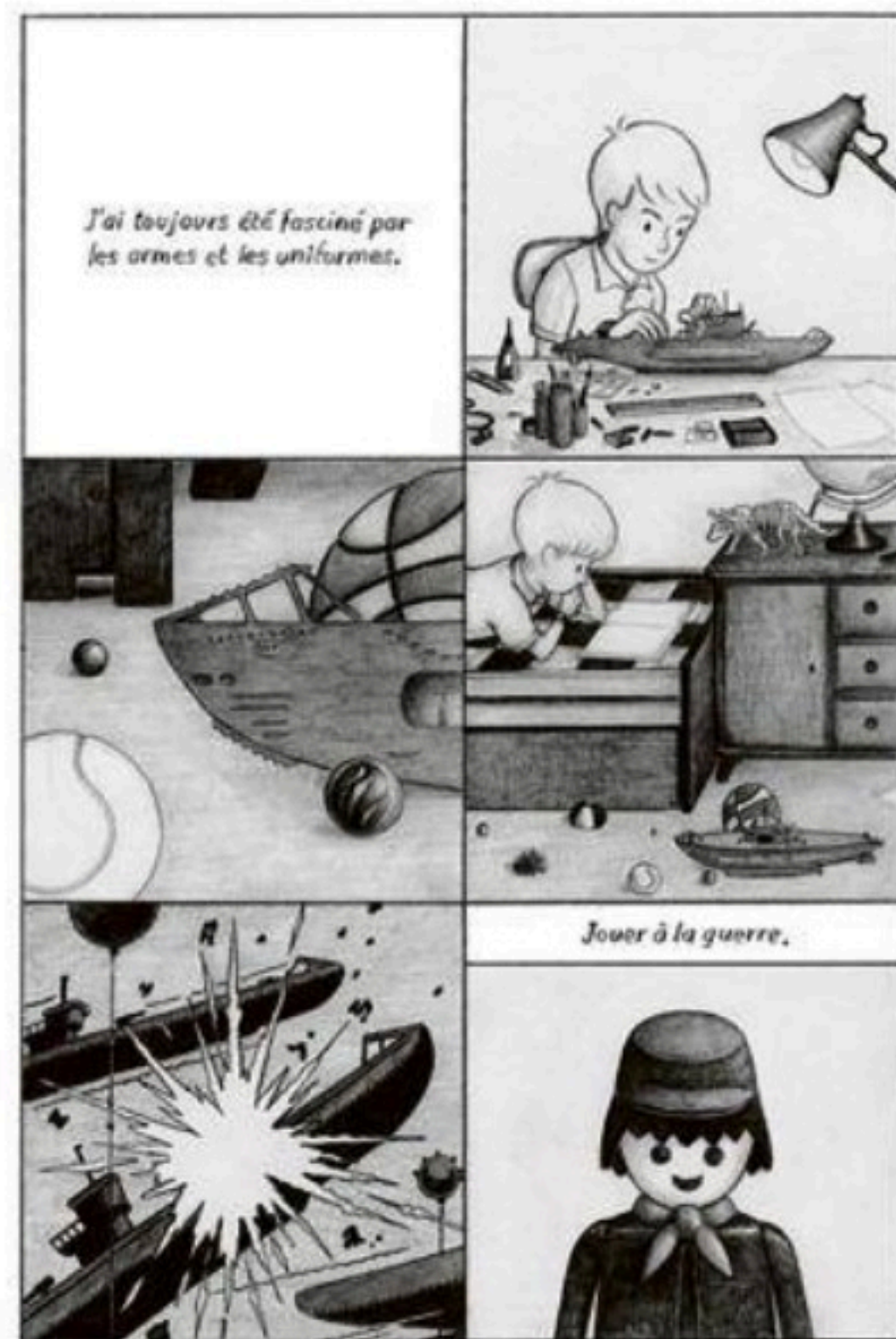
Du pain blanc... conte deux histoires en même temps. En images, Pierre Matthey dit la vie d'un garçon suisse de 10-12 ans qui, dans les années 80-90, s'en va en vacances chez ses grands-parents à Marl, haut lieu de la chimie en Rhénanie-du-Nord-Westphalie. Un récit dessiné sur lequel se superpose un texte qui, lui, rapporte la vie de ses grands-parents, cinquante ans plus tôt.

Détails. Par son dispositif, Pierre Matthéy produit un objet déroutant, qui tente de dire la guerre sans en mon-

trer une image. Hors de l'archive. Pour être plus précis, la superbe idée de ce livre tient à la manière dont il remplace une archive (documentaire et univoque) par une autre (personnelle et équivoque). La BD s'attache d'abord à la représentation de souvenirs précis: les paysages vus du train, le sourire du grand-père qui les ramène en voiture de la gare, l'arithmétique du pilulier qui apparaît à chaque repas, les moments où, blotti contre sa grand-mère, le garçon écoute une histoire. Mais au milieu de cette foule de détails qui installent le livre dans la chaleur d'un foyer précis, dans le registre du domestique, l'auteur introduit un autre type de représentations. Des symboles, des logos, comme autant de totems qui viennent dessiner le paysage mental du garçon: un Playmobil, les lutins du paquet de Rice Krispies qu'on

fixe le matin. Les initiales stylisées des réseaux ferrés empruntés pendant le voyage (le passage du SBB suisse au DB allemand, c'est l'étranger, l'aventure) ou le défilé des logos de constructeurs auto à un âge où les petits garçons se définissent par la voiture du père. Avant que des cases d'autres bandes dessinées ne s'invitent dans le découpage. Au milieu du rituel du coucher, par exemple, surgissent un dessin d'Akira Toriyama et un autre de Hergé. Les lectures du soir. On est ce que l'on lit et relit.

Fossé. Des pièces rapportées qui peu à peu se mettent à murmurer quelque chose. De *Dragon Ball*, le garçon retient le déchaînement de violence provoqué par la transformation de Goku en singe géant. De *l'Affaire Tournesol*, ce sont les ravages d'une arme de destruction sur une



métropole. Le procédé d'association qui semble au départ ajouter de la confusion à un récit qui se déploie déjà dans une séparation de l'image et du texte, crée du liant entre le quotidien du petit et les souvenirs des anciens. Un espace de médiation où la guerre prend les visages qu'en connaît un garçon, se manifeste avec ses référentiels à lui. Le défilé d'icônes commerciales esquisse une permanence des choses, un réseau de complicités industrielles durant la guerre aujourd'hui tuées. Ou au contraire témoigne du fossé qui sépare les générations, quand l'évocation d'un

temps de pénurie et de privation se heurte à la représentation de la profusion. Bières, cigarettes et bretzel s'alignent à l'infini dans les magasins quand sa mère évoque la découverte, enfant, d'un bout de pain blanc accompagné de chocolat. L'abstraction du livre de Matthey n'est pas un geste de petit malin, mais un détour pour mieux communiquer, d'une génération à l'autre.

MARIUS CHAPUIS

**DU PAIN BLANC
ET DU CHOCOLAT**
de PASCAL MATTHEY
L'Employé du moi, 88 pp.,
18 euros.



BD / «Le Carnet à spirale», bijou de famille

Libéré du rempart de la fiction, Didier Tronchet, père de Jean-Claude Tergal, clôture une trilogie très personnelle avec une formidable enquête sur l'histoire de sa mère.

Un fan de Jean-Claude Trégal qui émergerait d'un long coma aurait peine à croire que c'est bien Tronchet, le créateur de son personnage de BD préféré, qui est à l'origine de ce *Cahier à spirale*. Tout au plus reconnaîtrait-il le trait épais, un peu baveux, les têtes de patates fendues de larges bouches, les corps toujours un peu anguleux, comme encombrés par des membres dont ils ne savent pas quoi foutre. Mais dans sa trilogie entamée en 2020, que clôt ce volume, l'auteur de 66 ans prend des libertés de plus en plus grandes avec la forme, les cases, le rythme,

la distance fictionnelle, et surtout cette compulsion à la chute humoristique qui a fait l'efficacité de ses (anti) héros. Derrière la quête d'un *Chanteur perdu* qui conduisait un bibliothécaire et son fils jusqu'à Madagascar, Tronchet racontait sa relation avec son fils. Un an plus tard, un humoriste professionnel cherchait à combler un blanc dans ses souvenirs d'enfance – une *Année fantôme* que l'auteur a lui-même vécue. Aujourd'hui, ça y est, le « je », c'est lui, libéré de la distance dont il avait besoin jusqu'ici. Dessinateur, lassé d'avoir « beaucoup triché », il a la tête de Tronchet et, armé d'un cahier à spirale, il se lance dans l'expédition la plus périlleuse de sa vie : recueillir l'histoire de sa mère, la raconter et faire sauter ainsi le bunker de non-dits qui a toujours étouffé sa famille. En tant que lecteur, on se sent chanceux, le long de ces pages bordéliques enfilées sur une narration sinueuse, d'être les témoins d'un livre qui se cherche, d'un auteur qui dessine les choses au rythme où

il les apprend, qui comprend en cours de route – ou nous en donne l'illusion parfaite, comme récemment Bianca Schaalburg qui mettait en scène dans *l'Odeur des pins* son enquête familiale parsemée autant de trouvailles que d'échecs cuisants. Malgré la lourdeur de ce que découvre Tronchet, la blague n'est jamais loin, et son désopilant éditeur catastrophé par ce projet «*déprimant*» prendra une tournure aussi puissante qu'inattendue. «*J'aurais voulu [...] qu'on m'aime pour ce que je suis et qui s'offre au regard de tous, sans dissimulation, sans calculs, qu'on lise en permanence dans mes yeux cet amour infini auquel rien ne fait obstacle*» s'écriait Tronchet dans son dernier livre, estimant : «*La meilleure version de moi-même, c'est mon chien.*» Œuvre après œuvre, il s'en rapproche.

MARIE KLOCK

LE CAHIER À SPIRALE
de DIDIER TRONCHET
Dupuis (Aire libre), 192 pp., 23 euros.